Document generated on 10/12/2024 2:01 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Entretien avec François Delisle

Violaine Charest-Sigouin

Volume 22, Number 3, Summer 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26468ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Charest-Sigouin, V. (2004). Entretien avec François Delisle. *Ciné-Bulles*, *22*(3), 4–9.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

« Le film est autobiographique dans le sens où c'est une prise de conscience sur sa vie. » François Delisle

PAR
VIOLAINE CHAREST-SIGOUIN

À l'été 2002, caméra à la main, François Delisle a ratissé les rues de Montréal, abordant les passants en leur posant une question simple, mais pourtant complexe : « Pour vous, c'est quoi le bonheur? » Récupérant ce leitmotiv singulier, le cinéaste propose aujourd'hui le long métrage de fiction **Le Bonheur c'est une chanson triste**, une mélodie douloureuse et lumineuse à la fois.

François Delisle a à son actif quelques courts métrages, dont **La Mer on s'en fout** (1989), **Du couteau au fusil** (1990), **Beebe-Plain** (1991), ainsi que **Ruth**, un premier long métrage nominé en 1994 pour le meilleur film de l'année aux Rendez-vous du cinéma québécois. Film au ton aussi personnel que **Ruth**, ce nouvel opus a été produit, réalisé et scénarisé par François Delisle qui, cette fois-ci, tient en plus la caméra. On retrouve d'ailleurs dans **Le Bonheur**, un personnage central féminin en mutation, interprété de manière exceptionnelle par Anne-Marie Cadieux, qui pourrait rappeler Ruth, cette adolescente en quête d'un sens à sa vie.

Nous avons rencontré François Delisle alors que son film venait d'être présenté au Festival de cinéma des 3 Amériques de Québec, peu de temps avant de prendre l'affiche en salle.

Le Bonheur c'est une chanson triste
(Photo : Robert Packwood)

***Ciné-Bulles** : En faisant à l'été 2002 le même genre d'exercice — un vox populi — que le personnage qu'interprète Anne-Marie Cadieux, étiez-vous dans un processus préparatoire à un film ou était-ce, à la base, une démarche personnelle?*

François Delisle : Non, c'était vraiment préparatoire. C'est un système que j'ai établi dès le départ. Je possédais la trame du film : le personnage, les événements, mais je voulais faire un test. Et je me suis fait prendre au jeu. C'était assez étonnant : je m'attendais à entendre toujours un peu les mêmes réponses et finalement, non! J'ai donc étiré l'expérience plus longtemps car elle était très stimulante. Tu deviens comme un touriste dans ta propre ville parce qu'on se promène, on regarde les gens, on les approche et on pose la question. C'est une question surprenante... et les gens y répondaient! La démarche était claire : je disais que je faisais un film et je donnais aux gens une carte d'affaires avec l'adresse de mon site où je décrivais l'évolution de la production. C'était un échange informel. L'expérience s'est déroulée du mois de mai au mois d'août 2002. J'ai écrit le scénario pendant et après cette période.

***Ciné-Bulles** : Jusqu'à quel point vous êtes-vous inspiré de ces rencontres pour l'écriture du scénario?*

François Delisle : J'allais un peu à la pêche aux personnages. Des trucs se sont produits lors du tournage du documentaire et m'ont inspiré des personnages. J'ai aussi piqué des choses de la réalité... On me demande souvent : « Pourquoi tu n'as pas fait un documentaire? » Premièrement, un documentaire, ce n'est pas mon mode d'expression. C'est dans la fiction que je suis le plus à l'aise. Puis, il aurait fallu que je pousse la note vraiment fort ou que je reste avec les personnages plus longtemps. Là, je les croisais dans la rue, on parlait 10, 15 ou 20 minutes. Enfin, je ne crois pas que cela aurait été intéressant parce que c'était un peu répétitif.

François Delisle
(Photo : Janicke Morissette)

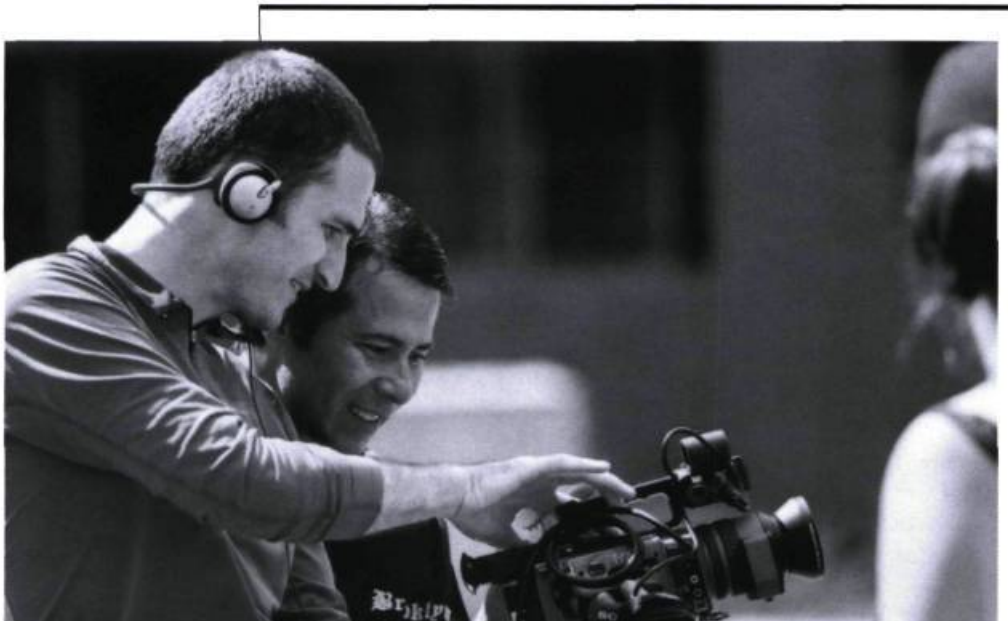
Ciné-Bulles *: Vous avez produit, réalisé, scénarisé et filmé* ***Le Bonheur****. Pour vous, ce film est-il un projet personnel au même titre que l'est le projet d'Anne-Marie?*

François Delisle : Ah oui, tout à fait! Le film est autobiographique dans le sens où c'est une prise de conscience sur sa vie. C'est cela qu'elle fait et c'est un peu la même chose que j'ai fait. Bien consciemment. Au cours des dernières années, j'ai travaillé sur plusieurs projets qui n'ont pas abouti, j'ai voulu faire de plus gros films et j'ai perdu beaucoup de temps... J'aime bien écrire, mais ce n'est qu'une partie du travail de cinéaste. J'étais pris dans un système où il fallait que je réécrive souvent. Je n'étais pas à l'aise là-dedans et j'ai décidé de faire ce projet-là. Je l'ai proposé à des compagnies de production, ils l'ont tous trouvé bien intéressant. Mais je n'avais pas une idée précise de financement au départ. Par contre, j'avais vraiment envie d'aller dans la rue et de tourner, alors je me suis dit : « Non, je ne rentre pas dans ce pattern-là. Je veux aller à la pêche, après on ira chercher l'argent... »

Ciné-Bulles *: Vous avez déjà dit qu'il n'y avait pas eu d'improvisation lors du tournage. Comment avez-vous travaillé avec les comédiens pour que leur jeu soit à un tel niveau de spontanéité?*

François Delisle : C'est une question de confiance, une façon d'approcher l'acteur. Anne-Marie était là pendant tout le tournage et les autres acteurs passaient un peu en visite. Alors que le tournage se préparait, les acteurs et moi prenions une heure, une heure et demie à se parler, à répéter le texte. Je ne suis pas nécessairement attaché à tous les mots que j'écris, mais étrangement, même si on se laisse de la liberté avec le texte, on revient toujours à ce qu'on écrit. Il y a peut-être une part d'improvisation dans la scène du camion entre Anne-Marie et Frédérick De Grandpré. Pour celle-ci, j'avais regroupé des scènes en enlevant toutes les descriptions pour ne garder que des dialogues. Cette scène a donc été improvisée en quelque sorte, mais c'était vraiment dans le texte.

Ciné-Bulles *: Vous qualifiez le personnage d'Anne-Marie d'*alter ego. *Pourquoi avoir choisi un personnage féminin?*



François Delisle sur le tournage du ***Bonheur c'est une chanson triste*** (Photo : Robert Packwood)

François Delisle : J'ai plus de facilité avec les personnages féminins. Ce n'est pas la première fois que cela se produit et c'est ce qui va arriver dans le prochain film. Je ne sais pas pourquoi, il y a une sensibilité... Il y a aussi le fait que je voulais le personnage fragile. Je trouvais qu'Anne-Marie traduisait assez bien cette fragilité. Mais il faut dire que j'avais pensé à elle dès le départ. Il n'était pas question qu'elle refuse, même si elle n'a pas accepté tout de suite.

Ciné-Bulles *: Est-ce que cela a été difficile de la convaincre?*

François Delisle : Non. Mais disons qu'elle a eu une hésitation en raison de l'âge du personnage. Elle pensait qu'un personnage plus jeune aurait davantage ce type de préoccupations. Cela n'a pas pris beaucoup de temps pour la convaincre, car il fallait selon moi un certain vécu pour avoir cette réflexion-là. Il y a plus de choses à remettre en question quand tu as 40 ans que lorsque tu en as 18 ou 19...

Ciné-Bulles *: Tous les visages de Montréal sont dans votre film : multiethnique, multilingue, différentes générations, toutes les classes sociales, la spécificité des quartiers, le centre-ville, les ruelles... Tout cela démontre une volonté évidente de placer votre personnage dans une forme de tourbillon pour le déstabiliser — pour l'isoler — mais aussi, certainement, de témoigner de votre amour pour Montréal. Votre film ne pourrait pas se dérouler ailleurs que dans une grande ville? Ailleurs qu'à Montréal?*

François Delisle : On ne voit pas la ville beaucoup : on la voit de loin, de l'intérieur, on la ressent... C'est assez « claustrophobe » comme façon de tourner. Moi, je ne m'attendais pas à cette réaction-là par rapport à Montréal. Le côté multiculturel, bilingue... Je ne sais pas, c'est arrivé un peu en raison du premier tournage que j'ai fait. J'ai rencontré des gens qui parlaient en anglais, des Arabes, des Africains, etc. J'ai essayé d'intégrer cela de la même façon.

Ciné-Bulles *: On ne sent pas que c'est une vision subjective de Montréal.*

François Delisle : J'ai eu peur qu'on pense : « Il veut illustrer la diversité culturelle. » Ce n'était pas mon but. En même temps, j'ai été élevé dans un milieu multiculturel avec des Hassidim, des Haïtiens, des Libanais, des Grecs, etc. Ce n'était vraiment pas quelque chose d'artificiel pour moi. C'est bien intégré, il reste qu'il faut le transposer et ce n'est pas toujours évident. Je pense que cela a passé parce que je n'avais pas un regard différent. Montréal ne changeait pas d'un personnage à un autre, d'un accent à un autre. Je ne suis pas étranger à Montréal, je suis né ici, c'est donc une ville que je connais. Cela n'a pas été réfléchi, mais spontané. Les lieux de tournage aussi. On a seulement essayé d'éviter le Plateau Mont-Royal, mais pour le reste... Des scènes m'ont été inspirées par des gens que j'avais rencontrés à l'été 2002. Et souvent, j'ai tourné dans les mêmes lieux où j'avais croisé ces personnages.

Ciné-Bulles *: Comment avez-vous organisé la cohabitation des images du* vox populi *d'Anne-Marie et celles du film dans son ensemble?*

François Delisle : J'ai douté jusqu'à la fin du fonctionnement des deux types d'images. Je me demandais comment les gens allaient réagir au fait qu'on alterne de deux qualités d'images, s'ils allaient les repérer. Quand on les a tournées, la démarcation n'était pas très nette. Pendant le montage, on ne retrouvait pas le traitement de l'image qu'il y a présentement dans le film. On avait quand même filtré l'image du film, la partie « extra-documentaire », avec une qualité différente. Mais le tout était assez semblable. À l'étape de l'étalonnage, je pouvais « entrer » dans le film et faire une grande démarcation : colorer les images de la fiction, laver les images du documentaire. Ce sont des choix assez drastiques. Je me suis dit : « Est-ce que ça va marcher? » Puis je me suis réconcilié avec le processus au moment des corrections. Finalement, les gens ont vraiment bien compris. J'étais soulagé. Après cette expérience, j'avais juste le goût de faire un film semblable du début à la fin.

Ciné-Bulles *: Quel était votre budget pour ce film?*

François Delisle : C'est un petit budget... [NDLR : Autour de 500 000 $] J'ai un peu de misère à parler de l'aspect budgétaire, dans le sens où la situation du cinéma d'auteur au Québec est assez particulière. Elle est réduite à très peu de choses au niveau des budgets. Je ne veux pas que mon film devienne un modèle. Que les gens disent : « Regarde, lui, il l'a fait son film! Allez dans le secteur indépendant, faites des films en bas d'un million et arrangez-vous avec ça! »

Ciné-Bulles *: D'une part, de façon évidente, la souplesse de la production sert le propos du film. Et d'autre part, vous dites défendre farouchement le cinéma indépendant. Vous avez donc réussi avec* ***Le Bonheur*** *à faire épouser vos convictions à un scénario qui ne s'en trouve pas pénalisé, qui est même très bien servi par cela.*

François Delisle : Le scénario s'est vraiment écrit en fonction de l'argent que j'allais avoir. J'arrivais un peu de loin, je n'avais pas écrit depuis un bon nombre d'années. Je savais qu'avec le budget que j'allais demander, j'allais réussir l'adéquation. Le film n'en souffre pas vraiment.

Ciné-Bulles *: Parlons un peu des thèmes abordés dans votre film. Vous faites une certaine critique de la publicité qui prescrit un bonheur univoque et matériel.*

François Delisle : Le personnage d'Anne-Marie est publiciste; il fallait quelqu'un pouvant être à l'aise avec le médium, que ce soit plausible, que ce personnage-là puisse s'exprimer à partir de l'image, même si elle n'en fait pas grand-chose finalement. Que ce soit son moyen de s'exprimer. Il y a aussi le fait qu'en travaillant dans la publicité, elle ne fait que cela, vendre du bonheur! Donc, c'était un peu ma manière de faire le lien. Je ne voulais pas en faire une critique comme dans **Jésus de Montréal**. Je voulais aussi quelqu'un de détaché de la réalité mais pas en faire un personnage-type du cinéma québécois : à la fois existentiel et avec le ventre plein. Je savais dans quoi je m'embarquais avec un personnage comme celui-là. C'est un personnage scolarisé, un peu bourgeois... À la différence d'autres films, où on prend un personnage replié sur lui-même qui n'a pas de contact avec le

« C'est un petit budget... [...] Je ne veux pas que mon film devienne un modèle. » (Photo : Robert Packwood)

monde extérieur, je me suis dit que j'allais prendre le même personnage et le « pitcher » dans la réalité. On va le brasser un peu, le confronter à d'autres gens d'autres classes sociales.

Ciné-Bulles *: Dans votre film, il n'est certainement pas innocent que ce soit une adolescente soucieuse de son apparence qui porte une réflexion sur le déclin de la religion et son impact sur notre société. C'est une rencontre qui bouleverse d'ailleurs le personnage principal. Quelle était votre intention derrière la présence de cette adolescente?*

François Delisle : Ce personnage-là ressemble à un petit ange! Dès le départ, il était évident que nous n'étions peut-être pas dans la réalité... Elle représente un peu le reflet, le double d'Anne-Marie. C'est un personnage qui veut se faire accepter... Elle parle de beaucoup de choses avec la conviction de vivre *here and now*. Cela nous angoisse parce qu'on n'a pas de porte de sortie. Dans le fond, ce qui m'intéressait, c'était davantage le rapport entre les deux personnages. L'attachement d'Anne-Marie démontre aussi que ses rencontres ne la laissent pas insensible.

Ciné-Bulles *: Anne-Marie crée des liens avec des étrangers, alors qu'elle est incapable de communiquer avec ses proches.*

Anne-Marie Cadieux et Boucar Diouf dans ***Le Bonheur c'est une chanson triste*** (Photo : Robert Packwood)

François Delisle : Ça, c'est vrai... Je n'y avais pas pensé. C'est comme s'il y avait une barrière qu'on n'ose pas franchir. Quand je rencontrais des gens, certains me racontaient leur vie. Je suis sûr que ce n'est pas ce qu'ils font avec leurs proches.

Ciné-Bulles *: Cette même adolescente affirme : « Chercher dans les autres pour vivre heureux avec soi-même. » Est-ce que le bonheur passe par la communication avec l'autre?*

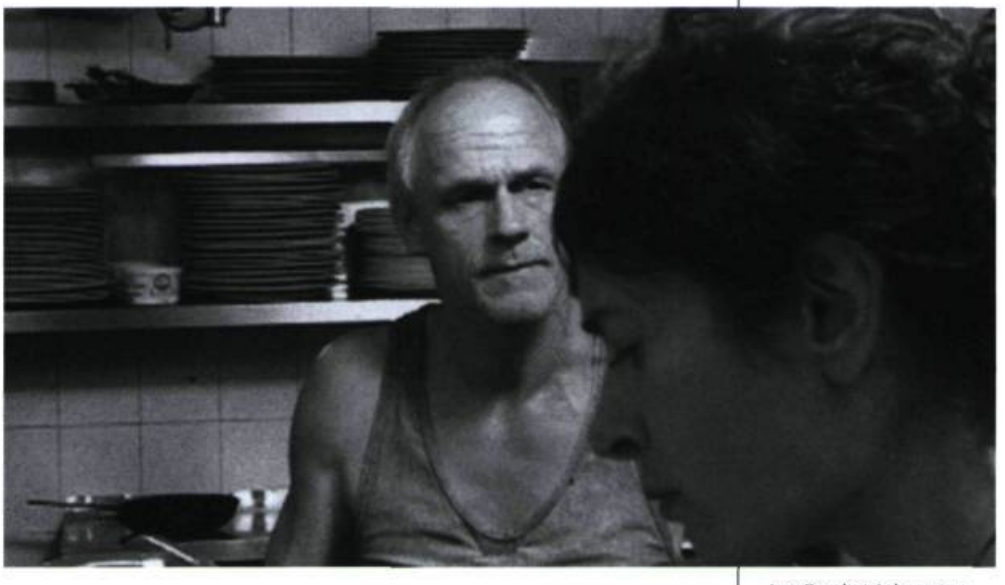
François Delisle : Je n'ai pas de réponse au bonheur... Je ne sais pas si ce sera la dernière question! Je commence à être habitué! Oui, effectivement, si l'on n'arrive pas à se placer sur la planète comme individu, c'est un peu malheureux. Je pense qu'il faut s'inscrire dans un mouvement. Il y a plusieurs pistes : il y en a pour qui c'est le travail, pour d'autres le rapport qu'ils ont avec les autres.

Ciné-Bulles *: Le personnage de Stéphan porte un jugement sur le projet d'Anne-Marie qui, selon lui, n'a aucun sens s'il n'est pas commercialisé. Un peu comme si rien n'existait en dehors de la commercialisation.*

François Delisle : Effectivement. Comme si on ne peut pas faire quelque chose de gratuit! C'est assez particulier. Je crois que cette idée est venue du fait que je faisais cet exercice à l'été 2002 sans savoir vraiment où je m'en allais. Moi-même, je me posais des questions! J'ai lâché tous les autres projets. Je me demandais dans quoi je m'embarquais, je me lançais un peu dans le vide. Est-ce que cela va être rentable au bout de la ligne? Les gens que je rencontrais me demandaient : « Tu fais ça pourquoi? Est-ce que ça va passer à la télé? » Je pense que le fait de faire quelque chose pour soi-même choque, c'est perçu de manière étrange. Il faudrait toujours que ce soit lié à la performance.

Ciné-Bulles *: On croit souvent que le bonheur passe par le statut social, ce que la plupart des individus prennent des années à construire. Au contraire, Anne-Marie se dépouille volontairement*

de son statut social et devient même en quelque sorte itinérante. Croyez-vous qu'on accorde trop d'importance à la performance professionnelle au détriment des relations interpersonnelles?



Luc Proulx (ci-dessus) et Marie Brassard (ci-dessous), qui proposent des interprétations solides, incarnent deux personnages rencontrés par Anne-Marie Cadieux.

François Delisle : J'ai voulu faire une démarcation entre la Anne-Marie dans la rue et la Anne-Marie qu'elle était avant. Dans la rue, elle n'a plus rien, elle n'a plus de job, elle n'a plus d'argent, elle n'a pas de port d'attache, elle n'a pas d'enfant... Ce n'était pas dans mes préoccupations primaires, mais ce n'était pas inconscient non plus. Je voulais que ce soit assez ouvert, qu'il n'y ait pas de conclusion, pas de grandes révélations. Le personnage ne passe pas à travers un drame. Elle ne surmonte rien. On peut sentir des failles... Je voulais conserver le récit le plus ouvert possible pour laisser de la place aux gens. Mais il y en a qui n'aiment pas cela, parce qu'on sent le désarroi, il n'y a pas d'intensité dramatique... Mais, en même temps, c'est ça l'intérêt de mon film. Il y a des affaires qui, d'un point de vue scénaristique, ne sont pas classiques. Une longue exposition du personnage... On m'a dit que certaines scènes devraient arriver à la 15e minute du film plutôt qu'à la 45e... C'est pas ça mon film!

***Ciné-Bulles** : Le film, dans son ensemble, amorce une réflexion sans toutefois apporter une véritable réponse. Est-ce une volonté de remettre le spectateur en question afin qu'il poursuive la réflexion, le dialogue?*

François Delisle : Ça, c'est assez particulier. Je ne m'y attendais pas. J'aurais eu une prétention énorme à débuter le projet en me disant cela... Cette impression vient peut-être de ma façon de raconter l'histoire. On pourrait avoir peur, en lisant le scénario, de se dire : « C'est toujours la même affaire. C'est toujours une fille qui pose la même question à propos du bonheur... » À un moment donné, c'est un système qui devient un peu répétitif mais il y a un bon équilibre, je crois, entre la première et la deuxième partie du film. Au Festival de cinéma des 3 Amériques à Québec, il y a eu une période d'échanges où j'ai passé presque une heure à répondre à des questions existentielles! Les gens disaient : « Je n'ai pas arrêté de penser à moi pendant la projection. » Il y a des spectateurs qui vont accrocher au côté formel du film, d'autres sur cet aspect-là... C'est peut-être parce qu'il n'y a pas de conclusion. ■